



La lettre de PMCT

Bulletin n° 8 Juin 2010

Caron (Louis), *Au Sahara tchadien. L'administration militaire au moment de l'indépendance. Borkou - Ennedi – Tibesti, 1955-1963*, Paris, L'Harmattan, Collection « Pour Mieux Connaître le Tchad », 2008, 224 p.

L'ouvrage publié par Louis Caron est un témoignage sur les années qu'il a passées en tant que jeune militaire fraîchement sorti de Saint-Cyr dans les régions désertiques du nord du Tchad, au tournant de l'indépendance. Ce récit, rédigé à partir des notes prises à l'époque par l'auteur, fournit des éléments d'information intéressants sur une région peu étudiée. Le Borkou, l'Ennedi et le Tibesti sont restés sous administration militaire française jusqu'en 1963 : même après l'indépendance du Tchad en 1960, un officier français pouvait y être à la fois commandant de compagnie, sous-préfet et juge.

L'ouvrage est d'abord un document sur le fonctionnement des postes militaires de Fada, Bardaï et Largeau (aujourd'hui Faya-Largeau), installés dans des palmeraies du Sahara. Il montre comment les Français négociaient et réinventaient au quotidien les lois et règlements de l'administration dans ces petites villes qui vivaient « à l'heure militaire » (p. 21). Les militaires français, qui avaient à leur disposition des « tirailleurs » originaires du sud du Tchad et des « goumiers » (auxiliaires locaux), exerçaient des fonctions militaires mais aussi et surtout civiles. Le jeune Caron était ainsi à la fois responsable de la douane, de la prison, de la police, du recensement, des impôts et du tribunal coutumier, dont il était le président. Les pages sur le fonctionnement du tribunal sont les plus intéressantes. On voit comment les Goranes de la région de Fada avaient recours au tribunal mis en place par les Français pour régler des affaires de meurtre, de vol de chameaux mais aussi de divorce et d'héritage. Les Français jouaient un rôle dans le traitement coutumier des meurtres en participant activement aux négociations sur le montant de la *diya* (le prix du sang) entre la famille de la victime et celle du coupable. L'ouvrage est aussi une source d'informations sur les prisons qui fournissaient aux postes militaires une main d'œuvre bon marché. Les prisonniers travaillaient à l'entretien des pistes et des palmeraies ; certains d'entre eux étaient employés comme « boys » sans être rémunérés. L'ouvrage permet ensuite de rappeler l'historicité d'une pratique encore répandue au Tchad : le recours à la prison comme refuge. Dans un contexte où le devoir de vengeance en cas de meurtre est impératif tant que la *diya* n'a pas été versée, la prison est le lieu le plus sûr pour les meurtriers qui attendent le règlement coutumier de leur affaire. Cet ouvrage constitue enfin un éclairage intéressant sur la sociabilité militaire et la sociabilité entre Blancs (les militaires avaient des visiteurs) dans les postes isolés où les distractions étaient rares.

Rédigé par un acteur (qui n'a évidemment pas le regard réflexif d'un anthropologue), ce texte est ainsi une ressource importante pour qui veut comprendre la spécificité de la colonisation au Tchad, un pays qui, ayant été considéré comme difficilement exploitable et peu rentable, a été laissé entre les mains de militaires et d'administrateurs coloniaux souvent novices et aventuriers. Au-delà du cas tchadien, ce récit souligne les relations dialogiques qu'entretenaient colonisés et colonisateurs et montre comment les uns et les autres s'appuyaient sur des institutions hybrides telles que le tribunal coutumier."

Recension par Marielle Debos, publiée in *Politique africaine* n°117, mars 2010.

Le TCHAD au salon du livre de Paris : « COUP D'ESSAI, COUP DE MAITRE »

Acheikh IBN-OUMAR le 3 Avril 2010

Pour sa première invitation au Salon du livre, le Tchad a brillamment réussi son entrée dans le gotha de la création littéraire mondiale à travers la prestation de nos compatriotes Noël Netonon NDJEKERY et NIMROD, lors de table ronde tenue le mardi 30 mars.

La modératrice Valérie MARIN la MESLEE (du magazine Le Point) introduisit le débat par une présentation générale du Tchad, très claire et très précise, dans le style « fiche pays », puis a affiché le thème de la table ronde : « **Comment peut-on définir le Tchad, du point de vue de l'écrivain** ».

LE PEUPLE DU BORD DE L'EAU

NIMROD, le premier à prendre la parole, a dit que pour lui c'est le genre de question qui conduit à un blocage. Il a donné l'image du mille pattes à qui quelqu'un a demandé : « mais comment faites vous pour marcher avec mille pattes ? » En essayant de penser à la coordination entre chacune de ses pattes, l'insecte s'est trouvé bloqué et ne pouvait plus marcher. Le Tchad est un mille pattes qui marche, mais ne nous demandez pas de définir comment se fait la coordination entre toutes ses pattes, vous allez nous bloquer ; chacun de nous a une histoire d'amour particulière avec ce pays irremplaçable.

Pour moi, dit NIMROD, le Tchad, c'est d'une part mon enfance et mon milieu familial, et d'autre part le traumatisme de la quasi sécession du Sud en 1979-1982. Je suis de l'ethnie Kim, et les Kim habitent toujours au bord des cours d'eau. Partout où ils vont, ils ont la curieuse manie d'installer leurs quartiers le long des fleuves. Même à N'djaména, ils se concentrent dans les quartiers Sara Degaulle et Chagoua, dans les secteurs les plus proches du Chari. Je les appelle « le peuple du bord de l'eau ».

Quand j'essaie de définir ce qu'est le Tchad, pour moi, c'est cette image du « bord de l'eau » qui s'impose : les baignades d'enfants pendant lesquelles les garçons font semblant de se noyer afin que les grandes filles accourent pour les sauver et les serrer contre leurs poitrines ; évidemment personne n'est dupe et tout finit par des éclats de rires.

Le Tchad c'est aussi pour moi le spectacle du ciel étoilé. Je me suis longtemps demandé pourquoi l'ancêtre de la littérature tchadienne Joseph BRAHIM SEÏD avait intitulé son recueil de contes : « Au Tchad sous les étoiles ». J'ai finalement compris : c'est parce que le spectacle du ciel tchadien scintillant d'étoiles est quelque chose d'unique. Le sentiment de beauté et de tranquillité que cela me donne, je ne le trouve nulle part ailleurs. Ah ! la voie lactée dans le ciel tchadien !

UN LABORATOIRE AFRICAIN A CIEL OUVERT

Pour Noël Netonon NDJEKERY, le mot « Tchad » évoque un patchwork versicolore, un patchwork dont chaque pièce est un morceau d'Afrique.

Cœur du continent noir, le Tchad est en effet une terre de confluences où se retrouvent à la fois l'Afrique noire et l'Afrique blanche, l'Afrique bantou et l'Afrique arabe, l'Afrique islamisée ou chrétienne et l'Afrique animiste, l'Afrique saharienne et l'Afrique forestière.

Cette Afrique en miniature est un véritable laboratoire à ciel ouvert où se forge le destin de tout le continent. De l'expérience du vivre-ensemble telle qu'elle se joue et se détermine aujourd'hui au Tchad dépend le devenir de l'unité africaine que nous appelons de nos vœux. Ce pays, entend-on dire parfois, est un accident de l'histoire. Mais quel pays ne l'est pas ? Le Tchad est un accident de l'histoire au même titre que la Belgique, par exemple, l'est des conquêtes napoléoniennes. Et les contradictions historiques qu'il réunit en son sein peuvent à première vue constituer un handicap. Mais, à y regarder de plus près, ce sont d'inestimables atouts et il ne dépend que de nous, Tchadiens, d'en faire des clés pour faire entrer notre pays dans la modernité.

Et NDJEKERY d'ajouter : le Tchad, est pour moi un immense patchwork et cette image rejoint cette explosion de couleurs que j'ai gardée en mémoire des feux d'artifice tirés à l'occasion de l'indépendance du pays en

1960. J'avais alors trois ans et des poussières et ce sont les premières lueurs qui émergent de la nuit de ma profonde enfance.

Le thème « du rôle de l'écrivain » a suscité des prises de parole du public. Certains intervenants, reprenant les critiques habituelles en Afrique, ont mis en avant les contradictions de l'écrivain dans notre continent : l'écriture en langues européennes (le français pour le Tchad) inaccessible à la grande masse ; l'absence de dénonciation claire de l'injustice ; l'absence de l'engagement politique en général ; l'absence de maisons d'éditions locales et la cherté des livres pour les bourses africaines, etc.

ECRIRE : UN ACTE DE FOI EN L'AVENIR

Pour NDJEKERY, en dehors de sa partie islamisée, le Tchad n'a véritablement connu l'écriture qu'avec la colonisation. Encore aujourd'hui, le pays demeure une terre où la Parole est reine. Les taux d'analphabétisme et l'illettrisme y sont hélas élevés. Et ceux qui savent lire n'ont pas toujours accès aux livres dont le prix reste prohibitif. Dans ces conditions, fait-il vraiment sens d'être Tchadien et écrivain ?

Un pays, ce n'est pas seulement un drapeau, un hymne national, un passeport ou on ne sait quoi d'autre. Un pays, c'est aussi une mémoire, le passé qui instruit le présent pour mieux tisser l'avenir. Or, nos populations accumulent des expériences de vie qui sont spécifiques à notre histoire, à notre terre, à notre humeur... Bref, des expériences qui ne sont reproductibles nulle part ailleurs et qu'il appartient à l'écrivain de capter, de fixer de manière à ce qu'elles soient ensuite portées à l'universel, pour que le Tchad n'arrive pas les mains vides à ce que Senghor a appelé le « rendez-vous du donner et du recevoir ». Peu de Tchadiens lisent aujourd'hui ? Qu'à cela ne tienne ! il nous faut écrire, ne serait-ce que pour que nos écoliers se reconnaissent dans ce qu'ils lisent, pour que le reste du monde s'imprègne tant soit peu de nos réalités et, surtout, comme un acte de foi en l'avenir. Car demain, dit NDJEKERY, j'en suis sûr, les riverains du Chari, du Logone ou des lacs d'Ounianga se réapproprient les textes que nous produisons aujourd'hui.

L'ENGAGEMENT POLITIQUE PRIMORDIAL DE L'ECRIVAIN : EXISTER !

Quand à NIMROD, il a presque perdu son calme : « Écoutez, militants de la révolution africaine, les gesticulations réclamant l'écriture en langues nationales, l'engagement politique condamnant l'expatriation des écrivains sont des questions faites pour tuer ! Vous voulez tuer la seule chose qui existe, pour la remplacer par quoi ? Par rien ! Car l'alternative idéale par laquelle on prétend la remplacer n'existe pas pour le moment ! » Je suis né dans un pays où la langue d'éducation est le français, les considérations de sécurité m'ont contraint à l'exil, j'ai mon propre vécu subjectif depuis mon enfance, j'ai été témoin de soubresauts politiques et de guerres, j'ai connu des moments de bonheur aussi, j'essaie de rendre compte de tout cela avec la langue à ma portée depuis le lieu qui m'a accueilli, auprès des maisons d'édition qui veulent bien me publier ; il n'est techniquement pas possible d'écrire et de publier en langue sango par exemple. Si, demain, les états africains arrivent à établir des grandes langues de culture africaine, eh bien, qu'à cela ne tienne, nos œuvres seront traduites dans ces langues là. Nous lisons bien Sophocle en français et non en grec ancien. Si demain, les autorités favorisent le développement de grandes maisons d'édition en Afrique, tant mieux !

Faire des pamphlets dénonçant l'injustice, se complaire dans la description de la cruauté, sous prétexte d'engagement, ça non, la littérature n'a rien à faire là dedans ! Je fais vivre des personnages enracinés dans mon être de Tchadien, ces personnages vivent aussi l'injustice et parfois la révolte, il suffit de les écouter sans qu'il soit besoin de lancer des slogans. Le seul engagement primordial que je revendique, c'est celui d'exister ! Faire mon travail d'écrivain, ici et maintenant, de la meilleure façon possible.

L'œuvre et la vie de l'écrivain se suffisent à elles-mêmes. Un hommage émouvant et appuyé a été rendu au défunt Baba MUSTAPHA, très prématurément disparu, que nos deux auteurs considèrent comme Le monument national de la littérature tchadienne.

LA GRANDE TURBULENCE

Pour les deux conférenciers, la guerre civile déclenchée en 1979, et la-quasi sécession de la zone méridionale qui s'en est suivie pendant la période 1979-1982, constituent un séisme fondateur dans l'histoire politique et dans la mémoire individuelle.

Il y a irrémédiablement un « avant » et un « après » cette « grande turbulence ».

Tous leurs livres traitent soit directement de ces événements, soit les utilisent comme toile de fond pour les diverses aventures personnelles.

NIMROD fait presque une fixation sur « le Colonel » chef de la zone méridionale qu'il décrit de façon très négative, bien qu'il explique que telle n'est pas son intention car on lui découvre, avec une certaine surprise, une facette « positive » à la fin du récit.

Parmi les impressions personnelles, ils ont fait état du désenchantement qui a suivi rapidement la tentative de constituer une entité politique sudiste. Force fut de constater qu'en fait l'idée de la séparation du Sud était une idée inspirée par l'extérieur (Giscard), que le Sud n'était pas du tout l'entité homogène qu'on pouvait imaginer mais que les Sudistes étaient aussi différents entre eux qu'ils pouvaient l'être avec les Nordistes. Ce qui est normal, car au sein d'une fratrie, il reste encore à apprendre à vivre avec les différences. Très amer, NIMROD en particulier est allé jusqu'à remarquer : notre pétrole est exploité et vendu par l'extérieur, notre monnaie vient de l'extérieur, notre savoir vient de l'extérieur, nos modèles démocratiques viennent de l'extérieur, nos maisons d'édition sont à l'extérieur, nos dirigeants reçoivent leurs directives de l'extérieur... Comment voulez-vous dans ces conditions que les écrivains puissent seuls porter la responsabilité de la rupture avec l'extérieur !

Vraiment cette occasion mémorable fut une grand'messe esthétique et émotionnelle d'une rare intensité ; aussi cet article ne prétend nullement être un compte-rendu, ni même un résumé des discussions denses, brillantes et souvent poignantes qui nous ont transportées pendant près de trois heures, mais juste une petite évocation de quelques moments particuliers.

...Par une certaine après-midi d'un printemps parisien encore hésitant, en levant les yeux vers la voute du Parc d'exposition de la Porte de Versailles, on pouvait entendre les éclats de rire des jeunes lavandières Kim et voir scintiller les regards de Joseph BRAHIM SEID et Baba MUSTAPHA au milieu de la voie lactée du ciel tchadien.

(Reconstitués de mémoire et dans une certaine fébrilité, les propos que j'ai rapporté sont des approximations, je compte sur l'indulgence de NIMROD ET NDJEKERY)

INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Le film de Mahamat Saleh Haroum *Un homme qui crie n'est pas un ours qui danse* a obtenu le Prix du Jury du 63ème Festival de Cannes au mois de mai. Réjouissons-nous. Son objectif : « Rendre l'Afrique visible ».

L'Ambassade du Tchad en France a réuni les ressortissants tchadiens et les amis du Tchad pour fêter cette reconnaissance.

Nous apprenons aussi qu'à N'DJAMENA le cinéma Normandie est en réfection. Encore une raison de se réjouir.

Nous privilégions l'envoi de ces lettres par courrier électronique. Si vous désirez les recevoir, veuillez indiquer vos coordonnées à Béatrice Dedieu-Anglade, trésorière, 8 rue de Pouy 75013 Paris ou par courriel : beadieu@gmail.com